

J'ai toujours pensé qu'un architecte se reconnaissait à ses dessins plutôt qu'à ses paroles. Les dessins on peut bien-sûr les jeter, les brûler. Cela prend moins de place et ne laisse plus de traces. Qu'ils soient sur calque, sur papier blanc ou dans des carnets. Idem pour les maquettes et pour les collages. Moi, je m'y suis toujours refusé, car l'architecture est aussi un récit de papier. Les écrivains et les musiciens ont leurs manuscrits et leurs paperolles ; nous, architectes, avons nos dessins. Il n'est pourtant pas question de fétichisme. Il faut donc trier.

Lorsque je faisais des projets et/ou des concours « à la main » voici comment je procédais, avec mes équipes. Je formulais d'abord pas mal de recherches graphiques, seul, à main libre puis à la règle. Ensuite nous mesurions tout ça sur calque, longuement. Puis venait le rendu, le projet décidé, à l'encre noire mais aussi avec des couleurs crayonnées, zipées ou collées. Quelques jours plus tard, je triais tous les dessins pour n'en garder que les plus beaux et les plus essentiels. Je les archivais ensuite dans deux types d'emballages : des tubecas gris de 60 ou 100 MM et des cartons à dessins raisin de différents formats.

J'ai fait cela durant mes années d'études entre 1976 et 1983 mais également après. Dès 1991, j'ai commencé à travailler avec de bons infographistes, notamment sur le logiciel 3D Turbo (opérations boulléennes) qui aujourd'hui n'est plus utilisé par les architectes. Les « images » étaient ensuite stockées sur syquest, plus tard sur cd-rom et maintenant sur disque dur.

Pour les images de bâtiments, des ektas, petits ou grands, étaient le support standard. Il fallait également les dupliquer (candidatures, journalistes, conférences...) et les stocker bien au sec dans des classeurs, des boîtes et des tiroirs. On peut dire qu'au tournant du siècle dernier, le papier et les ektas ont disparu à jamais. Par incidence, l'archivage est devenu abstrait et minimal en terme de volume.

On peut imaginer que la production entière d'un architecte, même très âgé, tiendra bientôt dans un iPad souple pesant moins de 50 grammes, voire dans une puce sous-cutanée (qu'il faudra ne pas oublier d'extraire avant son inhumation).

A la date anniversaire de mes soixante ans, je me suis demandé ce que deviendraient mes archives si par exemple je me faisais soudainement écraser par un tramway.

En France, les architectes peuvent « verser » leurs archives à l'Etat. Aux Archives Nationales ou Départementales, voire aux Archives du Monde du Travail situées à Roubaix. Le beau bâtiment récent des Archives Nationales de Pierrefitte-sur-Seine (dont j'ai dirigé le chantier en 2011 et 2012) n'accueille plus pour l'instant d'archives d'architectes car les 360 km de rayonnages sont aujourd'hui pratiquement saturés et réservés à d'autres disciplines. Pour ma part, j'ai proposé en 2016 aux Archives Départementales de Creuse d'accepter mes travaux. L'accueil a été favorable et après plus de 2 années de préparation, un petit camion est venu tout emporter le 19 février dernier. Durant 70 ans l'Etat est maintenant propriétaire de mes archives physiques, ce qui ne diminue en rien le pouvoir des *ayant-droit* et les règles qui régissent en France la propriété intellectuelle.

Je me souviens de la sublime exposition des dessins de Chales Garnier à Paris il y a 7 ans. A son époque, c'est à dire peu de temps avant que le mouvement moderne se pique de changer le monde dans sa totalité, l'architecte n'était pas un intellectuel. Il était reconnu pour ses dessins, sa créativité et ses connaissances techniques. Il était si respecté que l'Etat s'attachait à conserver la mémoire de son travail, de sa *cosa mentale*.

Les architectes sont aujourd'hui placés dans une sorte de contradiction. Ils doivent fournir des dessins numériques très rapidement, pour ensuite les diffuser dans un réseau d'ingenierie qui les transformera, souvent assez profondément. Si ils sont toujours juridiquement engagés, leur maîtrise de la chaîne de construction est très amoindri. On peut comparer ce processus industriel à celui du cinéma des block-busters : les acteurs deviennent des marionnettes pour support d'une 3D de laboratoire.

Jadis *somewhere*, l'architecte contemporain est *anywhere*. Et par voie de conséquence le lieu est *nulle part*.

Notre avenir, proche et lointain, consiste peut-être à nous inscrire encore plus dans cet irrémédiable mouvement de dématérialisation pour que la plus belle abstraction moderne domine le construit et la ville. A nous opposer aux tendances les plus niaises : les mikados japonais, les villages écologistes, les boîtes réfrigérées. A plonger dans une *cosa mentale*.<sup>2</sup> rendue possible par les nouveaux outils numériques.

En attendant ce monde merveilleux, une Convention de Don Privé permet à mes archives pour la période 1978-2018 d'être conservées bien à l'abri, consultées, exploitées.